

Chapitre 1

Mon père m'a réveillé en me touchant l'épaule. Alors mon rêve s'est envolé. Dans la réalité, il faisait froid, triste, et on était en pleine nuit.

- Mathieu ?
- Quoi ?
- On s'en va !
- On quitte la cabane ?
- Oui.

J'ai failli lui répondre « Encore ! » mais je me suis retenu parce que la situation n'était pas drôle.

Il avait déjà entassé une grosse partie de nos bagages dans la voiture. Dès qu'il a eu la certitude que j'étais bien réveillé, il a poursuivi son travail.

Je savais déjà que j'allais regretter cette période dans les Pyrénées. Deux années, que nous avons vécue en douceur, Lucille, ma sœur, et moi.

L'attitude de Papa, le soir précédent, aurait dû m'alerter. Il s'était montré encore plus inquiet que d'habitude. Bon, d'accord, il n'était jamais cool. Toujours à se demander s'il n'est pas suivi et observé par des flics ou par un détective. Mais, là, son anxiété était extrême. En rentrant du boulot, il nous avait même annoncé qu'il ne nous donnerait pas de cours. Annuler mathématiques, histoire ou français sans raison, ce n'était pas son genre. Notre père est plutôt sérieux et il avait pris notre scolarité en main. Même en voiture, il n'oubliait pas de nous interroger.

Plusieurs fois pendant le repas, il s'était levé pour jeter un coup d'œil par la fenêtre, il avait même été jusqu'à l'ouvrir pour écouter les bruits de la forêt. Lucille n'avait rien remarqué, elle avait continué son repas en parlant à sa poupée comme d'habitude. Ma sœur a toujours vécu dans son monde, un univers où seules les Barbie peuvent pénétrer.

La nuit était d'un noir d'encre. Le vent s'était engouffré dans la cabane quand on avait ouvert la porte et avait soufflé les bougies sur la table.

- Papa ! Ferme la porte, avait crié Lucille. Il fait froid !

Dans la cabane, nous n'avions pas d'électricité. Il m'avait fallu une bonne minute pour mettre la main sur les allumettes, pour rallumer les bougies.

J'avais demandé à mon père si quelque chose le tracassait. J'avais osé lui poser la question parce que Lucille, à l'autre bout de la maison, ne pouvait pas nous entendre. Dans notre famille, mon boulot consiste surtout à protéger ma petite sœur.

- Non, aucun problème ! avait répondu précipitamment Papa, mais ma question l'avait fait sursauter.

- Tu es sûr ? j'avais osé encore.

Il avait soupiré très fort pour signifier que je l'emmerdais avec mes questions. Chez mon père, le soupir est une manière de s'exprimer.

Nous vivions à trois à l'écart de tout, le plus clandestinement possible au milieu de la forêt, mais M^ossieu gardait ses ennuis pour lui seul. Comme si ses problèmes ne concernaient pas ses enfants ! C'est bien lui qui avait pris ces décisions huit ans plus tôt. Certains jours, j'avais envie de le frapper ! J'ignore encore ce qui me retenait. La peur de me confronter à sa carcasse de géant.

Mon père n'est pas bavard. Il a un diplôme de vétérinaire mais il a déjà exercé tous les métiers du monde, bûcheron, menuisier, plombier, vigneron, agriculteur, et j'ai oublié les autres. Cette année-là, il était berger et réparateur de clôtures pour un vieil éleveur de chèvres. Quand il cause, les gens regardent mon père comme s'il était un ours doué de la parole. Ils ont peur de lui mais je crois qu'ils l'admirent. Comme moi.

Dans la nuit, je l'avais entendu discuter avec Fernand qui montait souvent le saluer. Fernand est le paysan chez qui mon père travaillait clandestinement depuis plus de deux ans. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Je m'étais rendormi, et puis, maintenant, après quelques heures de sommeil, voilà que mon père me réveillait en m'annonçant qu'on s'en allait.

Cette situation, je l'avais déjà vécue plus de dix fois. Réveil en pleine nuit et départ avant l'aube.

- Les flics ? j'ai demandé, alors que mon père faisait des allers retours de la maison à la voiture.

- Probablement. Hier, un homme inconnu au village s'est renseigné sur nous. Un gros type un peu chauve avec une queue-de-cheval.

Cet homme, je le connaissais. Depuis des années, il nous suivait à la trace avec une obstination de chien de chasse.

- Fernand m'a prévenu cette nuit. D'après le patron du bistrot, deux voitures de flics en civil viennent d'arriver de Pau. C'est pour nous !

J'ai réveillé Lucille en lui annonçant qu'on s'en allait.

Elle s'est redressée immédiatement en me demandant :

- On s'en va ? D'ici ?

- Ben oui. Les flics vont débarquer d'un moment à l'autre.

- J'ai pas envie ! elle a bougonné en se recouchant, la tête sous la couette.

Je n'ai pas pris la peine de poursuivre la conversation et j'ai rassemblé mes affaires. Des livres, des cahiers, des carnets de notes et de dessins, voilà mes seuls trésors.

Lucille ne s'était pas levée. Toujours couchée, elle pleurait en silence, en soulevant la couette, j'ai découvert son visage baigné de larmes. Je lui ai caressé les cheveux. Je comprenais son désespoir et, pourtant, je ne pouvais rien faire pour elle,

- C'est pas juste, elle a chuchoté parce qu'elle craignait que Papa ne l'entende. On est si bien ici.

- Je sais.

- Madame Betty et monsieur Femand sont gentils avec nous.

- Je sais.

Alors Papa est rentré dans la cabane en demandant si on était prêts. Pour éviter toute discussion, ma sœur s'est levée comme une bombe et s'est mise à rassembler ses affaires en vitesse en cachant ses larmes.

Depuis des années, notre trio fonctionnait à la façon d'un équipage de sous-marin : chacun connaissait sa mission sur le bout des doigts.

Il était environ cinq heures du matin quand notre père a rangé le dernier matelas dans la Skoda. Il s'y est pris à trois fois pour fermer le coffre. Assis à l'arrière depuis une dizaine de minutes, nous attendions.

- Ils sont là ! a annoncé Papa.

Au loin, dans la vallée, une lugubre colonne de trois voitures équipées de phares jaunâtres grimpait vers nous, A cette heure de la nuit, aucun doute n'était possible : les flics !

Papa a démarré. J'ai regardé avec tristesse s'éloigner la cabane en bois dans laquelle nous avons été heureux. J'ai songé au vieux Femand et à madame Betty, sa femme, qui nous aimaient bien. Ils nous avaient protégés du mieux qu'ils pouvaient pendant deux années parce qu'ils croyaient en mon père. Je n'avais même pas pu les embrasser une dernière fois. C'est toujours comme ça avec nous : partir en pleine nuit comme des voleurs et ne jamais dire adieu aux gens qu'on aime.

J'aurais voulu tellement rester là, toujours, sur ce bout de montagne des Pyrénées, mais je savais bien que mon rêve était impossible. A côté de moi, avec sa Barbie dans les bras, ma sœur s'était déjà rendormie.

Au bout du sentier, j'ai demandé à mon père s'il savait où nous allions nous réfugier cette fois.

Je n'ai reçu qu'un long soupir pour toute réponse.

La fuite. Toujours la fuite. Depuis combien de temps avons-nous quitté la rue Damrémont à Paris ? Le numéro 5. J'ignore si Maman habite toujours là. Si elle a déménagé, c'est pire qu'une trahison. Ce serait le signe que tout est vraiment terminé. Non, elle ne peut pas avoir bougé. Elle sait bien que c'est le seul endroit où nous pourrions la rejoindre.

Chapitre 2

Depuis huit ans, nous nous cachons, mon père, Lucille et moi. Huit années que nous n'avons plus serré Maman dans nos bras. Avec le temps, j'ai oublié son parfum et le son de sa voix, mais je n'ai pas oublié son visage parce que j'ai conservé une photographie d'elle. Sans cela, je sais bien que ses traits auraient probablement disparu de ma mémoire.

Quand il m'arrive d'égarer sa photographie, une terrible panique s'empare de moi. Je deviens dingue et j'ai du mal à respirer.

Je crois bien que Lucille ne se rappelle rien. Pourtant, parfois, le soir, avant de s'endormir, elle me demande de regarder la photographie quelques minutes.

- Elle est belle, hein, Mathieu !
- Oui, Lucille.
- Elle te manque, mais moi non !

Je comprends le point de vue de ma sœur. Quand nous vivions avec notre mère, Lucille était si petite qu'elle ne se souvient de rien.

Tout a commencé par la séparation de nos parents. Je ne sais pas comment ces deux-là ont fait pour se séduire car je ne me souviens pas avoir rencontré des gens aussi différents. Notre père aime la campagne, notre mère ne peut pas vivre plus d'une semaine loin de Paris. Papa est vétérinaire, Maman hait les animaux. Elle travaille dans la mode, il déteste les chiffons. Nous passons une semaine chez l'un, la suivante chez l'autre, et nous commençons à nous habituer à notre nouvelle vie quand Papa a fait deux semaines de prison pour violences sur agents de police.

On ne m'a jamais vraiment raconté ce qui s'était passé. Mon père m'a vaguement dit qu'il avait voulu prendre la défense d'un type qui était aux prises avec trois policiers. Papa est un vieux militant gauchiste : les fonctionnaires de police s'étaient retrouvés à l'hôpital et mon père, vieux ours, derrière les barreaux. Cette affaire aurait pu s'arranger, mais Maman est entrée dans la danse. Elle a exigé que ses enfants lui soient confiés à plein temps parce que leur père était visiblement un homme violent. Et un juge lui a donné raison.

Quand Papa est sorti de prison, il ne pouvait plus voir ses enfants que deux week-ends par mois, du samedi matin au dimanche soir. Je n'avais que neuf ans, mais je sentais bien qu'il était malheureux. Le dimanche soir, quand il nous ramenait chez Maman, il était bord des larmes. Il nous serrait dans ses bras de géant comme s'il nous embrassait pour la dernière fois.

Il nous regardait disparaître dans l'immeuble de notre mère.

Un samedi matin, il est venu nous chercher en voiture. Il a sonné et je suis descendu avec Lucille. Nos parents ne désiraient plus ni se voir ni se parler.

On a vu qu'il avait échangé sa Renault quasi neuve contre une vieille Mercedes. À l'arrière s'entassaient des sacs et des valises.

- On va où ? j'ai demandé presque tout de suite. Je sentais qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Il a attendu avant de me répondre. La voiture roulait déjà sur le périphérique lorsqu'il nous a annoncé tout joyeux ce qu'il considérait comme une bonne nouvelle :

- Nous partons vivre à trois dans le Sud-Ouest ! J'ai trouvé une petite maison pas loin de la mer. Vous allez adorer, j'en suis sûr.

Mon père était excité comme un gosse. Il n'arrêtait pas de sourire,

- Et Maman ?

Son sourire s'est figé.

- Il faut qu'elle comprenne qu'elle ne peut pas m'empêcher de voir mes enfants.

- Et l'école ? Et nos copains ?

Papa a répondu qu'il nous ferait cours, que nous aurions de nouveaux amis, Lucille et moi.

- Mais on a aussi envie de vivre avec Maman !

- Dans deux ou trois mois, elle sera plus raisonnable, crois-moi.

- C'est pour ça tu as changé de voiture, hein ? Pour que la police ne nous retrouve pas ?

Je me suis mis à pleurer. Cela a irrité mon père. Il a frappé plusieurs fois sur le volant en hurlant :

- Si tu choisis ta mère... pas de problème... je te ramène !

- C'est pas ça, j'ai répondu en pleurant. Pourquoi on doit choisir l'un ou l'autre ? Lucille et moi, on vous aime tous les deux !

- Votre mère m'a déclaré la guerre... Mais, tu verras, Mathieu, elle sera plus arrangeante dans trois mois. On trouvera une solution.

Une solution ! J'espérais tellement qu'ils en trouvent une !

Je me souviens m'être retourné vers ma sœur, assise à l'arrière et qui n'avait pas ouvert la bouche : elle pleurerait parce que notre père avait élevé la voix. Mais elle ne comprenait absolument rien à ce qui se passait.

Le samedi soir, nous sommes arrivés devant une maison toute mignonne, perdue dans les Landes. Les volets étaient bleus comme le ciel. Lucille et moi, nous avons une grande chambre pour nous deux. Pas d'autres voisins que les pins. La mer était à deux kilomètres.

Nous avons joué sur la plage et dans les eaux très fraîches de l'Atlantique. Le soir, Papa a fait griller des brochettes sur un barbecue. Après le dîner, je lui ai dit que nous devrions rentrer, qu'il allait avoir des ennuis, qu'on voulait revoir Maman.

- Je l'appellerai bientôt, a-t-il assuré. Je suis certain qu'elle ne verra plus les choses de la même façon.

J'ai hurlé, et j'ai pleuré ; il n'a pas cédé.

- Je n'ai pas le choix ! répétait-il. Pas le choix !

Les deux jours qui ont suivi, on ne s'est pratiquement rien dit.

À un moment où Papa s'était assoupi, j'ai cherché son portable dans les poches de sa veste. Il n'y était pas. Pas plus que dans celles de son pantalon. J'ai compris qu'il s'en était débarrassé depuis longtemps. Il avait décidé de nous couper du monde.

Le mercredi suivant, des photographies de Lucille et de moi étaient affichées sur les vitres de l'hypermarché du coin : *Mathieu* (neuf ans) et *Lucille Delaunay* (trois ans).

En apercevant les avis de recherche, Papa nous a donné l'ordre de rester dans la voiture et de l'attendre. Assis à l'arrière, j'ai fait oui de la tête mais j'étais bien décidé à réagir.

Dès qu'il est entré dans le magasin, j'ai fouillé l'avant de la voiture avec l'espoir de trouver de la monnaie.

- Qu'est-ce que tu fais ? a demandé Lucille.

- Je vais appeler Maman pour lui dire où on est. Ne bouge pas !

Devant l'entrée de l'hypermarché, j'ai glissé deux euros dans un téléphone public et j'ai composé le numéro.

La première sonnerie n'en finissait pas et... tout à coup l'immense main de mon père s'est abattue violemment sur le téléphone et a coupé la communication.

- Qu'est-ce que tu veux ? a murmuré mon père en me fixant droit dans les yeux. Que j'aïlle en prison ?

Il parlait bas parce qu'il craignait d'alerter les gens autour.

- je voulais seulement rassurer Maman !

- Si tu la préviens, elle ne va pas me rater. Tu es du côté de ta mère et des flics.

Je me suis senti affreusement coupable. J'ai promis entre deux hoquets que je ne tenterais plus d'appeler. Il a feint de n'avoir rien entendu.

Sans un mot, nous sommes retournés à la voiture et nous sommes repartis vers la maison des Landes.

Quelques jours plus tard, alors que nous étions en voiture, à la radio, aux informations, on a parlé d'un dramatique rapt d'enfants. Le journaliste a prononcé le nom de Lucille et le mien, deux enfants enlevés par leur père, activement recherchés. Maman était interviewée. Elle était bouleversée. Ses phrases étaient ponctuées de sanglots. Dans la voiture, il régnait un silence de mort. Nous étions tous pétrifiés sur nos sièges. Papa n'a pas tenté d'éteindre la radio, je crois d'ailleurs que j'aurais essayé de l'en empêcher. J'avais encore l'impression qu'on pouvait revenir en arrière pour mettre fin à ce cauchemar.

- Papa ! On devrait aller à la police !

A peine venais-je de prononcer ces mots que mon père s'est garé brutalement sur le bas-côté. Si je n'avais pas attaché ma ceinture de sécurité, mon visage se serait fracassé contre le pare-brise.

Sans me regarder, il a passé le bras devant moi et a ouvert la portière :

- Cours chez les flics, Mathieu, si c'est ce que tu désires. Dis-leur où je me cache, moi, le kidnappeur d'enfants ! Allez, descends.

Une voiture de police passait justement dans l'autre sens à cet instant précis. Mal garée, la portière ouverte, notre auto pouvait être remarquée par les flics. J'ai imaginé qu'on allait arrêter mon père à cause de moi.

Aussitôt, j'ai refermé la portière, remis ma ceinture et nous sommes repartis.

Chapitre 3

Papa a trouvé du travail dans les Landes comme homme à tout faire chez un entrepreneur de jardins. Cet homme n'était pas trop regardant sur les papiers, et il acceptait de payer ses ouvriers au noir¹.

J'ai été étonné qu'il trouve si facilement un emploi, mais j'étais trop petit pour poser les bonnes questions. Avec le temps, j'ai compris que mon père utilisait un vieux réseau de gauchistes dans lequel il avait milité quand il était jeune. Il leur restait une espèce de fidélité qui imposait à tous de venir en aide à des amis en difficulté.

Chez cet employeur, Papa a été tour à tour bûcheron, jardinier et élagueur². Il tondait les pelouses et ramassait les feuilles mortes tombées dans les propriétés du coin. Le soir, il rentrait épuisé. Mais il trouvait néanmoins le courage de nous préparer à dîner et nous faire l'école.

Bien évidemment, ni Lucille ni moi ne nous sommes jamais fait de copains. Les amis, c'est à l'école qu'on les rencontre ou chez les voisins, mais la classe nous était interdite. En plus, nous n'étions pas vraiment libres. La plage en semaine, pas question : des enfants qui se baignent alors que les autres sont à l'école, cela attire l'attention des gendarmes. Papa nous permettait parfois de faire des courses au petit supermarché du coin. Il me confiait juste l'argent nécessaire. Quand Lucille s'émerveillait devant une robe pour sa poupée, je m'arrangeais pour la glisser dans le double fond de mon sac à provisions. Nous passions devant la caissière avec des airs d'enfants sages. Voler me paraissait nécessaire pour que Lucille retrouve sa joie de vivre. À cette époque, nous étions encore propres et bien habillés. La maison des Landes était équipée d'une salle de bains.

Bientôt nous avons eu l'impression que la police avait arrêté les recherches. Plus d'infos à la radio, nos portraits avaient disparu des affichages publics.

C'est à cette époque que j'ai trahi mon père une nouvelle fois.

Un matin, en sortant de la maison pour faire quelques courses, j'ai remarqué une vieille voiture verte qui roulait au ralenti dans le quartier. Le chauffeur hésitait sur la route à suivre ou semblait chercher son chemin, La bagnole, j'y ai fait attention parce qu'elle était ancienne, assez rare et très sale.

Le lendemain, j'ai retrouvé la même garée dans le village. Sans chauffeur. Sur le siège avant, côté passager, s'étaient étalées des cartes routières et, sur le sol, des canettes de bière et des papiers gras.

Et l'après-midi, quand je suis sorti chercher de quoi préparer le dîner, la même bagnole stationnait dans notre rue. Cette fois, le chauffeur se trouvait à l'intérieur.

¹ C'est-à-dire en argent liquide, sans les déclarer

² Élagueur : celui qui taille les arbres.

En passant à côté de la voiture, j'ai bien vu l'inconnu qui tentait d'échapper à ma vue en plongeant vers sa boîte à gants. Tout de suite, j'ai pensé qu'il était à notre recherche. Il devait être un détective ou une espèce d'enquêteur.

Que fallait-il faire ? Prévenir Papa pour le protéger ou ne rien dire et perdre une chance de revoir Maman ?

L'homme assis sur le siège conducteur était corpulent. Son ventre dépassait largement de son jean trop serré. Il était presque chauve à l'avant du crâne et les quelques cheveux blonds qui lui restaient étaient tirés vers l'arrière en queue-de-cheval.

Une demi-heure plus tard, quand je suis repassé avec mon sac à provisions, il était toujours là. Le soir, alors que Papa était rentré, j'ai surpris le même homme en train de prendre des photographies de l'arrière de la maison. Son crâne était rougi par le soleil.

Cette fois, c'était sûr, ce type s'intéressait à nous.

Plusieurs fois, j'ai été sur le point de tout avouer à Papa.

Le lendemain, un dimanche, j'ai dormi tard. Mon père était de bonne humeur. Le petit déjeuner nous attendait et il avait déjà préparé les sacs de plage et les pique-niques.

Cette journée a été extraordinaire. Lucille était si heureuse, mon père si drôle qu'ils sont presque parvenus à me rendre le sourire.

Il était près de vingt heures, ce soir-là, quand nous sommes rentrés. Il faisait encore clair et, de la route à l'arrière de la maison, je n'ai pas eu de mal à distinguer des ombres dans le jardin.

Les flics !

Papa n'avait rien remarqué.

Avant que la voiture ne s'engage dans l'allée qui mène à la maison, je lui ai dit que je venais d'apercevoir des ombres dans le jardin.

- Tu es sûr ?

- Oui.

Son sourire a immédiatement disparu. Il a dépassé la maison et poursuivi son chemin sur trois cents mètres environ. Ensuite, la route fait une courbe. Juste après, Papa s'est arrêté. Il a pris une paire de jumelles dans la boîte à gants et il est sorti. Il n'a eu aucun mal à distinguer deux voitures planquées et des silhouettes autour de la maison.

Papa a redémarré en vitesse et nous nous sommes éloignés de la maison des Landes pour toujours.

- Sur ce coup là, tu as été génial, Mathieu ! Sans toi, on se faisait prendre !

Ma main a claqué dans la sienne mais le cœur n'y était pas. Je n'étais pas certain du tout d'avoir fait le bon choix.

- Et nos affaires ? Mes cahiers ? Mes livres ? je me suis écrié.

- Je t'en achèterai d'autres, a dit mon père, très calme.

À l'arrière, Lucille paraissait moins abattue que moi.

Chapitre 4

Après les Landes, on s'est sentis très découragés. Dans la voiture régnait un silence total. Nous venions de réaliser à quoi ressemblerait notre future existence : une fuite perpétuelle !

Pour sortir de ce désespoir, j'ai commencé à raconter des blagues, des trucs sans queue ni tête. Mon père me jetait des regards étonnés. J'ai poursuivi sur le même ton. Après dix minutes, ma sœur a esquissé un sourire et mon père a allumé la radio. Ils se détendaient.

- On va bien trouver un endroit où passer la nuit, j'ai dit d'une voix enthousiaste.
- Ben oui, a répondu mon père. Évidemment qu'on va trouver quelque chose !

Cette nuit-là, nous avons pourtant dormi dans la voiture cachée au creux d'un chemin forestier.

À l'aube, nous étions déjà en route. Il faisait glacial. J'avais les membres douloureux et engourdis, et l'impression d'expirer une haleine de chacal.

Vers neuf heures du matin, Papa a arrêté la Mercedes devant une cabine téléphonique. Il a donné deux-trois coups de fil. Plusieurs fois, il s'est énervé. Il parlait d'une voix forte en frappant l'appareil du plat de la main.

Finalement, il est remonté dans la voiture, a griffonné quelque chose sur une feuille de papier et nous sommes repartis.

Après deux heures de route en pleine campagne, la Mercedes a stoppé devant le garage pourri d'un petit village.

- Pourquoi tu t'arrêtes ici ?
- Attendez-moi là.

Il a pris des papiers dans la boîte à gants, il est sorti de la voiture et s'est engouffré dans le garage. Après quelques minutes, il en est ressorti en compagnie du garagiste, un gros bonhomme vêtu d'une salopette bleue tachée de graisse, qui m'a fait un signe de la main. Il a fait le tour du véhicule, une fois, deux fois. Il a demandé à Papa de soulever le capot. Assis au volant, notre père a fait tourner le moteur.

L'homme a secoué la tête comme s'il réfléchissait à sa valeur.

Ensuite, lui et mon père sont partis discuter dans le garage.

Une demi-heure plus tard, Lucille et moi prenions place dans une vieille Toyota grise, pendant que Papa dévissait les plaques de la Mercedes pour les fixer sur le nouveau véhicule.

- J'aime pas cette bagnole, a déclaré ma sœur. Elle est moche. Je préférerais l'autre !

Quand la Toyota a démarré, j'ai demandé à Papa comment il avait su que le garagiste avait une voiture à échanger. Il m'a répondu qu'il avait demandé de l'aide à Louis, un de ses anciens copains.

- Mais comment vous avez fait pour les papiers... la carte grise et tout ça ?

- Dans une semaine, le garagiste déclarera le vol de cette Toyota à la police. Il pourra même faire marcher son assurance ! Entre-temps, il vendra la Mercedes.

J'ai fait remarquer à mon paternel qu'en effet, avec notre nouvelle voiture nous avons moins de chances de nous faire repérer. Il avait l'air content de ma remarque, de ma complicité. Il m'a tapoté l'épaule. Mais dans mon esprit, l'échange foireux de la Mercedes contre la Toyota était le point de départ de notre dégringolade.

Trois jours après l'échange des voitures, dans le Gers, un homme nous a reconnus. Nous mangions dans un McDo, à l'écart des autres clients du restaurant, quand un type est passé trois fois devant notre table en nous dévisageant. Mon père déteste les fast-foods, mais il ne sait rien refuser à sa fille qui lorgnait une petite fée aux cheveux longs offerte avec le repas.

Au troisième passage du curieux, Papa lui a coupé la route. Il était presque deux fois plus grand que l'inconnu.

- Vous avez un problème ?

L'autre n'a pas eu peur.

- Les enfants, là, ils sont recherchés. J'ai vu leurs visages sur les affiches en arrivant ici !

- Et ça vous regarde ?

Papa se montrait de plus en plus menaçant. L'homme jetait des coups d'œil autour de lui, comme s'il cherchait du secours, mais le McDo était presque désert.

- Ben oui, ça me regarde ! Ça regarde tout le monde !

Mon père n'a pas hésité une seconde. Sans prévenir, le plus naturellement du monde, il a mis un coup de tête à l'inconnu qui s'est effondré, renversant des chaises dans sa chute.

- On y va ! a dit Papa calmement.

L'homme avait le visage en sang et paraissait complètement sonné. Choqués par ce que nous venions de voir, Lucille et moi n'avons pas réagi tout de suite.

Notre père a répété d'une voix glaciale qu'on y allait. Alors, nous nous sommes levés et nous l'avons suivi comme des automates jusqu'à l'extérieur du fast-food. Au moment où je suis passé à côté de lui, l'homme à terre regardait, terrifié, ses mains pleines de sang.

Dans le restaurant, à une vingtaine de mètres, les clients et le personnel observaient la scène. Mais personne n'a bougé.

- Dépêchez-vous ! a ordonné mon père. Il ne faudrait pas qu'un de ces connards repère dans quelle bagnole nous voyageons!

La Toyota sortait de la petite ville à toute vitesse quand, à l'arrière, ma sœur a crié :

- Ma fée... ! Je l'ai oubliée !

Chapitre 5

Comment avons-nous vécu ces huit années qui ont suivi ?

Je me souviens que j'avais peur que Lucille devienne folle quand je l'entendais parler à sa Barbie à voix haute.

Je revois aussi les colères de Papa quand il nous faisait cours et que ma sœur ne trouvait pas de réponses aux questions qu'il lui posait. Notre père sait plein de choses mais il n'est pas très bon pédagogue, sa patience est particulièrement limitée. Quand il se mettait en colère, Lucille se figeait sur place comme un lapin fasciné par les phares d'une voiture. Elle ne parlait plus.

- 6 fois 6 = 66 ! Tu te fiches de moi ? Concentre-toi ! hurlait-il. On a vu ça la semaine dernière !

Il nous avait acheté un tableau plastifié sur lequel il écrivait au marqueur bleu. Plusieurs fois, le tableau s'est retrouvé par terre. Dans ces moments-là, Lucille se mettait à pleurer, sa Barbie serrée sur son cœur pour seule protection, ce qui avait pour effet d'énerver notre père un peu plus encore.

Quand il avait fini la classe, nous faisons la cuisine tous ensemble. Souvent, nous mangions des légumes et des fruits récoltés par Papa le jour même. Les changements de menus suivaient l'avancée des saisons.

Lorsque nous tombions malades, Papa nous soignait comme il le pouvait avec ses connaissances de vétérinaire.

Un jour, Lucille s'est cassé le bras en tombant d'un arbre que nous prenions plaisir à escalader. Elle souffrait terriblement. Papa a donné quelques coups de fil d'une cabine publique à ses ex-copains gauchistes. Encore une fois, il a obtenu ce qu'il demandait : un médecin, ami d'un ami, a bien voulu recevoir la blessée en toute discrétion. Il habitait à plus de deux cents kilomètres. Papa et Lucille sont partis sans moi. Pour ma sœur, le voyage a été un cauchemar. Les cahots de la route lui arrachaient des cris de douleur.

Ils sont partis trois jours, À leur retour, Lucille arborait un plâtre immaculé que mon père a enlevé lui-même après un mois.

Je passais mes journées à étudier, nettoyer notre abri, ramasser du bois et rapporter de l'eau. il régnait dans ces endroits où nous avons vécu une forte odeur de moisi que nous ne sommes jamais parvenus à éliminer. Cela se sentait sur nos vêtements. Lucille et moi, nous faisons la chasse aux miroirs dans l'espoir de découvrir à quoi nous ressemblions.

Les arbres de la forêt, à force, je les connaissais tous. À quatorze ans environ j'ai aperçu le gros livre qui décrivait la flore française, région par région, en vitrine d'une petite librairie. J'ai compris que c'est ce qui me fallait. Lucille a occupé le libraire pendant que je volais le livre au fond du magasin.

A partir de ce jour-là, toutes mes sorties en forêt, je les ai faites avec le livre ouvert. Mes mains ont caressé l'écorce des genévriers, des pistachiers et autres chênes verts, érables de Montpellier ; et même des arbres étrangers, des individus isolés qui n'étaient pas à leur place.

Comme moi.

Le seul point agréable de nos déménagements, c'est que je découvrais d'autres espèces. À peine étions-nous installés dans un nouvel abri que je m'enfonçais dans la forêt, le livre à la main.

Dans les Pyrénées, à quinze ans, j'ai compris que je me trouvais définitivement à l'écart du monde. À trois kilomètres environ de notre abri, à la lisière de la forêt, j'avais remarqué une fille de mon âge qui s'occupait des chèvres de la ferme familiale. Elle me plaisait bien. Caché par les arbres, à une centaine de mètres, je l'attendais, l'espérais, et quand elle arrivait enfin sur les pâtures, je la mangeais des yeux toute la journée. Ses cheveux étaient noirs, coupés court, et sa silhouette me faisait rêver. Je me trouvais bien trop loin pour bien voir son visage. Ce petit manège a duré près de deux années. Cette fille, sans qu'elle le sache, faisait partie de ma vie.

Un jour que je portais des vêtements presque neufs et que je me trouvais plus ou moins propre en m'examinant dans mon petit miroir de poche, je suis sorti de la forêt et je me suis dirigé vers elle. Son visage s'est tourné vers moi et sa réaction a été fulgurante. Elle s'est immédiatement levée et elle est partie vers la vallée sans rassembler ses chèvres. Tout juste si elle ne s'est pas mise à courir !

Quand on vit à l'écart des autres humains, on ressemble à un monstre. La réaction de la fille était naturelle.

Pendant plus d'un mois après cet événement, je n'ai pas desserré les dents. Même mon père m'a demandé un soir ce qui se passait. Pour toute réponse, j'ai haussé les épaules. Je lui ressemblais de plus en plus.

Chapitre 6

Et voilà qu'en pleine nuit il nous fallait maintenant quitter les Pyrénées à bord d'une Skoda pourrie que Papa avait échangée contre la Toyota. Évidemment, nous n'allions pas emprunter d'autoroutes, elles sont bien trop contrôlées.

La voiture roulait à présent plein nord parallèlement à l'Atlantique.

J'ai demandé à Papa s'il savait où nous allions.

- Dans deux-trois jours, nous prendrons la direction du Jura. D'après Fernand, un agriculteur aurait du travail pour moi, là-bas. Pour l'instant, je veux seulement mettre de la distance entre les flics et nous.

Quelques minutes plus tard, comme pour le contredire, une camionnette de la police s'est retrouvée dans le sillage de la Skoda.

- Des flics ! Ne vous montrez pas !

Lucille et moi, on s'est aplatis sur le siège arrière. Il ne fallait surtout pas qu'ils nous voient ! Les policiers auraient pu se douter de quelque chose en nous apercevant. À trois heures de l'après-midi, un mardi, les gosses de notre âge, ceux qui mènent une vie normale, sont en classe.

Cachés à l'arrière, nous n'osions rien dire. De peur, Lucille fermait les yeux.

Au premier carrefour, Papa a pris à droite au hasard, juste pour échapper à nos poursuivants.

Et puis, tout à coup, la voiture de police disparut comme par enchantement.

- On l'a échappé belle, a fait Papa dans un soupir.

Il était tellement soulagé que, quand sont apparus des panneaux touristiques vantant les berges d'un lac tout proche, il n'a pas hésité une seconde :

- Tu voulais te baigner, Lucille, eh bien, enfile ton maillot !

Nous avons nagé quelques minutes dans l'eau froide du lac désert. C'était tout mon père, cette baignade improvisée. Il imposait une vie de fuite à ses enfants mais quand il leur promettait quelque chose, il tenait parole.

Plus tard, en me séchant, j'ai observé le lac. Il était immense, bordé de galets et de pins. De petits baraquements proposaient des boissons et des grillades, des glaces et des excursions en pédalo. Mais à cette période de l'année, tout était fermé.

J'ai dit à mon père que nous pourrions loger dans un des baraquements mais il a refusé. Il aurait fallu crocheter un cadenas ou une serrure.

Plus tard, après plusieurs heures de voiture, Lucille a annoncé qu'elle avait faim. Moi aussi, je crevais la dalle mais j'avais préféré ne rien dire. Manger ralentissait notre route.

Papa a garé la Skoda sur le parking d'un centre commercial et il est parti chercher de quoi faire des sandwiches. Nous avons mangé là, assis dans la voiture, et j'ai regretté le jambon et le pain de la montagne, les petits plats de madame Betty, la femme de Fernand.

Dans un village où mon père s'était arrêté pour acheter des cigarettes, trois affiches avec nos photos étaient toujours collées sur le mur de la mairie. Déchirées et jaunies, elles étaient d'un autre temps : elles dataient de huit ans déjà. Nous n'étions plus les mêmes !

La vie dans la forêt m'avait transformé. Quand j'observais mon visage dans la vitre de la voiture, la nuit, j'étais toujours surpris par la dureté de mes traits. Une petite barbe me donnait un air plus âgé. Je n'avais pas tous les jours une salle de bains où me raser. J'étais devenu un ado aux mains énormes, aux bras trop développés. Lucille était longue et maigre, pâle et silencieuse. Dans ses yeux se logeait plus souvent la peur que la joie.

Un soir, nous avons échoué dans la Drôme³, en pleine forêt, dans une vieille caravane abandonnée. Elle était apparue par hasard dans les phares jaunes de la voiture alors que Papa s'était perdu en essayant de suivre des routes secondaires. Elle était rouillée, horriblement sale, minuscule, et il y faisait très froid.

Nous y sommes restés plus de deux mois. À l'intérieur, la nuit, Lucille crevait littéralement de peur. Le vent dans les arbres, les cris des animaux, la terrorisaient. Souvent, elle m'a demandé si des loups vivaient dans la forêt.

Après un nettoyage intensif, nous avons fait de cette caravane un excellent refuge. Plusieurs fois, des promeneurs nous ont surpris en plein repas ou pendant des travaux ménagers. J'ai ressenti de la honte à être observé par d'autres. Sans un mot, tête basse, pleins de honte eux aussi, les randonneurs sont repartis.

Malgré tout, je garde un bon souvenir des deux mois passés là. J'avais toute la liberté d'observer les arbres, de collecter les feuilles et dessiner les fleurs.

De son côté, Papa avait décidé de rester caché dans la forêt. Selon lui, la planque était idéale.

Finalement, après plus de deux mois, c'est le garde-chasse qui nous a demandé de quitter les lieux. Il a frappé à notre porte un matin et nous a expliqué qu'il connaissait notre existence depuis plusieurs semaines. Il n'avait rien dit mais il était maintenant obligé de faire un rapport à ses supérieurs. Il avait l'air mal à l'aise. C'était un grand type maigre et silencieux qui vivait dans la forêt presque comme nous.

- Habiter dans la forêt, c'est interdit, a-t-il répété plusieurs fois. Désolé !

³ Département situé au sud de Lyon, dans la vallée de l'Isère

Le soir même, nous reprenions la route du Jura. But du voyage : trouver l'ami de Fernand, l'homme qui aurait peut-être du travail pour Papa et une cabane pour nous loger.

Nous avons roulé deux jours. La nuit, comme des fuyards, on dormait à la belle étoile, dans les champs le plus souvent, parce que les hôtels et les aires d'autoroute étaient sûrement surveillés. On repartait à l'aube pour que personne ne nous aperçoive.

Lucille et moi, on en avait marre. À l'arrière de la voiture, on ne savait plus comment se mettre, nos couvertures sentaient le moisi, le sol était jonché de détritrus, emballages de biscuits, canettes en tout genre et peaux de bananes. Je n'aurais pas été étonné qu'un rat s'installe dans la bagnole.

Près de Morteau, Papa a mis du temps à trouver cette maudite ferme. La Skoda s'est finalement arrêtée un soir en pleine montagne, à une cinquantaine de mètres d'un bâtiment isolé. Dans la lueur des phares, tout était sinistre.

- On va habiter ici ? a demandé Lucille en faisant la grimace.

- Si tout va bien, oui, a soupiré notre père. Enfin, dans le coin ! J'espère qu'il n'a pas engagé quelqu'un d'autre.

Il a frappé à la porte et nous l'avons vu discuter plusieurs minutes avec un inconnu. À travers les fenêtres, une chaude lumière jaune débordait jusqu'à nous.

Le propriétaire a enfilé une grosse veste. Il tenait des clés à la main. Il n'a pas jeté un seul regard à la Skoda et à ses occupants. On voyait bien qu'il ne voulait rien savoir, qu'il ne désirait pas être mêlé à notre affaire et qu'il faisait comme si nous n'existions pas.

Sa voiture nous a précédés sur un chemin de terre qui grimpait sec. À gauche s'étendaient la vallée et les points lumineux d'une petite ville. À droite, la montagne complètement plongée dans le noir. On a finalement débouché sur un plateau qui semblait désert mais, dans la nuit, j'ai aperçu la silhouette sombre d'une petite maison.

- On est arrivés ! s'est exclamé Papa comme s'il voulait nous donner du courage.

Le fermier n'est même pas descendu de la voiture. Il est reparti tout de suite.

La cabane était grande et propre. Nous avons chacun un matelas sur lequel étendre notre sac de couchage. Mais il y faisait froid.

Évidemment, ni eau ni électricité. Mais nous avons nos bougies et nos lampes torches. Du bois sec était stocké à l'arrière et une rivière coulait toute proche.

Nous avons mangé les restes de nos provisions à la lumière d'un feu que nous avons fait. Son parfum a chassé les odeurs de renfermé.

Nous n'espérons qu'une chose : rester sur place le plus longtemps possible !

Chapitre 7

Le lendemain. Papa est descendu à la ferme pour son premier jour de travail, et Lucille et moi, nous avons nettoyé notre nouvelle maison de fond en comble. On a fait sortir des centaines d'insectes et plusieurs mulots.

- Dehors, les animaux ! Ici, c'est chez nous maintenant, disait Lucille.

On a nettoyé le plancher et les murs avec l'eau de la rivière qui coulait juste derrière la cabane. Nous avons isolé la porte, les fenêtres avec des bandes autocollantes.

Vers quatorze heures, une espèce de jeep est montée jusqu'à nous. Lucille et moi, on s'est d'abord planqués dans la cabane : officiellement nous n'existions pas. Mais des voix nous ont appelés de l'extérieur.

- Ohé, les enfants ! On sait que vous êtes là ! Montrez-vous ! On ne vous veut pas de mal !

Je suis sorti en premier. Lucille s'est rangée juste derrière moi. Je sentais ses doigts s'accrocher au tissu de mon pantalon comme si elle craignait que je ne m'envole.

Deux jeunes hommes d'une vingtaine d'années se trouvaient à l'intérieur du véhicule. Ils étaient presque identiques et j'ai compris qu'ils étaient jumeaux. En nous voyant sortir de la maison de bois, habillés de vêtements sales et usés, ils se sont regardés en ricanant. Je les ai détestés dès le premier instant.

Ils nous ont dit qu'ils étaient les neveux de Werner Wurms, l'éleveur qui venait d'engager Papa.

- Moi, c'est Samuel, s'est présenté le chauffeur de la jeep. Et lui, Simon.

Ils étaient trop sûrs d'eux avec leurs vestes en cuir flambant neuves. Samuel avait une énorme montre au poignet.

- Moi, dis-je, c'est Arnaud et voici ma sœur Elisa.

Les consignes de mon père étaient simples : ne jamais donner nos vrais nom et prénoms.

- Pourquoi votre père vous oblige à vivre dans cette cabane pourrie ? a demandé l'un des jumeaux.

Je lui ai fourni mon mensonge habituel :

- On n'a pas un rond pour louer un appartement. On espère déménager dans quelques mois !

- Vous n'allez pas à l'école ?

- Notre père nous a demandé de ranger d'abord la cabane... et de nous installer, quoi... On verra demain.

Le chauffeur a désigné un point invisible dans la vallée :

- L'école, vous ne pouvez pas la rater... C'est le grand bâtiment au début du village sur la droite.

- Merci.

- Bon, eh bien... bienvenue dans le Jura !

Les jumeaux se sont tus un instant. Ils nous observaient comme s'ils se demandaient si on ne leur cachait pas quelque chose, et puis le chauffeur a fait démarrer le moteur de son véhicule. Avant de partir, il a désigné Lucille du doigt et a dit :

- Ta sœur ne doit pas avoir peur... Nous sommes très cool par ici.

- À un de ces jours ! a ajouté l'autre.

- Ils me font peur, a murmuré Lucille en les regardant s'éloigner.

Moi aussi, j'avais l'impression que ces deux hommes-là étaient une menace mais mes angoisses, je préférais les garder pour moi.

Quand Papa est rentré ce soir-là, il était crevé. Il avait trait des vaches, l'éleveur lui avait appris à fabriquer le comté, le fromage du coin. Justement, le comté, il en avait plein son sac à dos, en plus du pain et du beurre venant de la ferme.

- Demain, je vous ferai un vrai repas, les enfants ! C'est promis !

Chapitre 8

Un jour, nous avons croisé par hasard Bernadette, madame Wurms, en pleine campagne. Elle rentrait les vaches. C'était une grande femme rougeaude et sympathique, avec des mains immenses, une voix très douce et l'accent chantant du Jura.

Je pense vraiment qu'au départ elle ne désirait pas entrer en contact avec nous, et elle se doutait que nous étions des enfants kidnappés. Mais en nous rencontrant, elle a craqué définitivement. Elle nous a invités à venir goûter ses pâtisseries à la ferme. Je l'ai trouvée sympa, Bernadette. Surtout elle est tombée sous le charme de cette petite fille qui vivait loin de sa maman. De son côté, ma sœur était trop heureuse de se laisser câliner par une femme tendre.

Très vite, nous avons passé pas mal de temps chez les Wurms. L'éleveur était impressionné par les qualités professionnelles de Papa.

Notre père nous donnait ses cours le soir. Dans la journée, Lucille et moi, après rangement et nettoyage, nous nous occupions, à lire et à arpenter la forêt et la montagne.

La flore jurassienne est vraiment passionnante à étudier, avec ses mélèzes, ses sapins rouges. Plusieurs fois, monsieur Wurms a proposé de nous loger dans un chalet bien plus grand et bien plus confortable à l'entrée du village, mais Papa a toujours refusé pour des raisons de sécurité.

Quelques mois plus tard Papa venait à peine de partir au boulot quand nous avons à nouveau reçu la visite des jumeaux. La jeep a stoppé violemment juste devant notre porte alors que j'étais en train de balayer. J'ai senti tout de suite que leur visite n'avait rien d'amical

- Tu as vu, ils ont engagé une femme de ménage, a fait Samuel, et ils ont éclaté de rire.

- Qu'est-ce que vous voulez ? j'ai répondu, décidé à leur faire face.

Attirée par le bruit, Lucille est venue me rejoindre à la porte. Elle observait les deux hommes comme elle aurait regardé des bêtes sauvages dans un zoo.

Après avoir cessé de rire, un des deux frères nous a affirmé avoir oublié nos prénoms. je lui ai répondu comme au début : Arnaud et Élixa

- Tu n'es qu'un petit menteur, m'a dit Simon en me fixant droit dans les yeux.

- Nous savons qui vous êtes, Lucille et Mathieu Delaunay ! a aboyé l'autre. Vous êtes en fuite, et vous êtes recherchés, vous vous cachez et vous avez peur des flics ! Vos petites gueules, on les a vues sur un vieil avis de recherche ! Vous avez pas mal changé mais on peut encore vous reconnaître.

Mon cœur battait fort mais je suis resté impassible. Je n'ai rien répondu. J'attendais qu'ils s'en aillent.

- On comprend mieux pourquoi vous aimez vivre dans une cabane pourrie ! a ricané Simon.

- Après tout, au Club Med, les touristes vivent aussi dans des bungalows sur la plage, a ajouté l'autre.

Satisfaits de leurs vanes, ils se sont frappés dans les mains en riant.

- Vous savez qui nous sommes... et alors ? dis-je, en m'avançant vers eux pour leur montrer qu'ils ne me faisaient pas peur.

- Te fâche pas, gamin ! Nous non plus, on n'aime pas que les flics mettent leur nez dans nos affaires !

- Tu crois qu'ils vont nous faire des ennuis ? a demandé ma sœur d'une toute petite voix, dès que la voiture eut disparu au bout du chemin.

Je n'avais pas aimé le ton de ces deux types et encore moins la manière dont ils nous avaient associés à eux : "Nous non plus, on n'aime pas que les flics mettent le nez dans nos affaires. "

Le soir même, j'ai raconté à Papa la visite des jumeaux et je lui ai révélé qu'ils connaissaient nos identités. Ils étaient devenus une menace pour nous.

- Je sais, il a répondu d'une voix sourde. Ils m'ont dit qu'ils étaient tombés sur un avis de recherche.

- Ils vont parler aux flics ?

Papa a poussé un soupir qui voulait dire qu'il n'en savait rien.

- Ils m'ont assuré que je pouvais leur faire confiance. Ils m'ont promis qu'ils ne parleraient pas.

Confiance, moi, je ne l'avais pas.

Chapitre 9

Un soir de novembre, notre père est rentré blanc comme un linge. Il s'est assis et n'a pas prononcé un mot.

- On doit encore s'en aller, Papa ? a demandé Lucille.

Notre père s'est forcé à sourire.

- Non, ma chérie. Nous restons ici. Tout va bien !

- Tant mieux, a répondu ma sœur. J'aime trop madame Wurms pour la quitter.

Moi, il en fallait plus pour me rassurer. Toute la soirée, j'ai observé mon père. Il était plus inquiet encore que la nuit où nous avons dû fuir notre refuge des Pyrénées,

- Tu crois que les flics ont retrouvé notre trace ?

- C'est pas ça, Mathieu, je n'ai pas envie d'en parler, va dormir !

- C'est facile de dire ça ! De toute façon, tu n'as jamais envie de parler !

Depuis longtemps, j'espérais un affrontement. Lui jeter à la gueule tout ce que je pensais de lui ! J'ai fini par lâcher qu'il nous avait embarqués dans sa galère et que ses problèmes étaient les nôtres.

- C'est à moi d'en juger ! il a dit fermement.

Le lendemain matin, alors que je cherchais des chanterelles pour accompagner les œufs de l'omelette, j'ai surpris des voix, en dessous de moi, vers la vallée.

Mon père était en grande conversation avec les jumeaux. Leur jeep était garée à une dizaine de mètres en contrebas. Ils étaient venus le voir alors qu'il était en train de couper du bois. Il avait encore sa hache à la main.

J'ai senti qu'il valait mieux ne pas me montrer. Dissimulé derrière un sapin, j'ai tenté d'écouter la conversation. La discussion était vive. Simon pointait un doigt menaçant vers Papa. Il lui a parlé pendant cinq bonnes minutes. Plusieurs fois, son index est venu toucher la salopette de mon père. Ensuite, celui-ci a répliqué, parlant fort. J'ai plus ou moins compris qu'il affirmait n'avoir d'ordres à recevoir de personne. Il paraissait se défendre ou se révolter mais les autres restaient là, debout devant lui, bras croisés, avec un petit sourire aux lèvres.

Soudain, à la lisière de la forêt, vers les pâtures, est apparu le vieux Wurms. Cela a stoppé net la conversation des trois hommes. Les jumeaux se sont éloignés de mon paternel, sont remontés dans leur jeep et Papa a poursuivi son travail de bûcheron.

Que voulaient-ils ? Pourquoi s'en prenaient-ils à Papa ?

Quand il est revenu à la cabane ce soir-là, il était pâle et en sueur. Cette fois, je ne lui ai rien demandé. Je sentais bien que la situation était trop grave pour qu'il me dise la vérité.

Pendant le repas, il a annoncé qu'il devrait s'absenter en fin de soirée. S'absenter ?
Pour aller où ?

- Tu t'occuperas de Lucille ? m'a demandé Papa.
- Évidemment ! C'est quoi, ce travail de nuit ?
- Un problème de clôture ! Rien d'important !

Il est parti vers onze heures, est monté dans la voiture, a démarré et, en quelques secondes, la forêt l'a avalé.

Je ne l'ai pas entendu rentrer. Quand je me suis réveillé vers six heures, il prenait déjà son café comme s'il ne s'était rien passé la veille.

- Ça va cette clôture ?
- Très bien ! Bon ! Je dois aller bosser !

Les deux soirs qui ont suivi, il est resté à la cabane et nous a fait cours, mais le lendemain il nous a annoncé qu'il aurait du travail pendant la nuit.

- Encore une clôture ? j'ai demandé.

Il a quitté la cabane un peu avant minuit. Lucille dormait depuis plusieurs heures déjà. Dès que le bruit du moteur s'est tu, je suis sorti de mon lit et je me suis habillé en vitesse. Bottines, anorak, bonnet de laine et gants. La forêt est glaciale, la nuit. Et j'ai pris une lampe torche. J'ai failli prévenir Lucille que je sortais ; mais, finalement, je n'ai pas pris cette peine car depuis qu'elle se faisait câliner par madame Wurms, elle n'avait plus l'habitude de se réveiller en pleine nuit.

Dehors, la nuit était particulièrement froide. On était début décembre. Les feux arrière de la voiture de Papa étaient bien visibles à deux kilomètres en contrebas. Après quelques minutes, j'ai clairement vu la voiture prendre à droite vers le col. Il fallait absolument que je sache ce que trafiquait Papa pendant ses absences. Je me suis mis à gravir le col par la forêt. Ma lampe torche me permettait d'éviter les obstacles en tout genre : troncs d'arbres, broussailles et ravines.

Après trois cents mètres de course en côte, j'ai cru que mon cœur allait exploser. Je me suis arrêté quelques minutes, histoire de reprendre mon souffle. Une branche a craqué à quelques mètres. Instinctivement, j'ai dirigé ma torche vers l'endroit d'où venait le bruit.

À vingt mètres, un cerf majestueux se dressait devant moi. Immense. Ses bois ressemblaient à des branches claires au milieu des arbres. L'animal et moi, on s'est figés sur place. Il m'a observé. On aurait dit qu'il me connaissait, mais qu'il se demandait ce que je faisais là, dans sa forêt, en pleine nuit.

Après quelques instants, j'ai repris ma progression. Un ou deux kilomètres de grimpe plus loin, la forêt s'est faite moins dense et les arbres m'ont semblé moins hauts. Le sommet n'était plus très loin. J'étais sur le point d'y parvenir quand j'ai entendu un bruit de voix.

Je me suis accroupi quelques minutes derrière un muret de pierres. Pas de doute, une des voix était celle de mon père. Il parlait avec les jumeaux Wurms. Ils s'adressaient à mon père de manière autoritaire. Et lui ne réagissait pas. Comme s'il avait peur. Je ne le reconnaissais pas.

- Tu fais comme l'autre jour... et cette fois, tu ne te plantes pas... Avant d'arriver au premier village, tu prends à travers les pâtures tous feux éteints... Tu trouveras le même chemin de terre que la dernière fois !

- Toutes les infos sont inscrites dans ta petite tête ? a aboyé Simon.

Mon père a répondu « oui oui » d'un ton fatigué. Une immense tristesse s'est emparée de moi en voyant mon père si docile. Il ressemblait à un ours dressé, lui qui n'avait jamais courbé l'échine ni devant les flics, ni devant la mère de ses enfants !

- Dépêchons-nous de tout charger, a ajouté Samuel.

Après quelques minutes où les trois hommes ont travaillé sans parler, une portière a claqué et un moteur s'est mis à ronronner.

J'ai entendu distinctement un des frères Wurms dire à mon père :

- N'oublie pas que pendant que tu fais ta part du boulot, nous, on protège tes gosses !

- Si vous touchez à un de leurs cheveux, je... a éclaté Papa.

- Ça va, ça va ! l'a coupé immédiatement un des jumeaux. Tu fais ton job et il ne leur arrivera rien.

La voiture de Papa s'est mise en route, tous feux éteints. Le bruit de son moteur s'est éloigné vers le sud-est... La frontière suisse était à quelques kilomètres de là.

Je me suis retrouvé seul en pleine montagne avec une tonne de questions sans réponse. Ma seule certitude ? Mon père travaillait pour les jumeaux, et ce boulot n'était certainement pas légal.

Le vent glacial mordait ma chair à travers mon blouson. Je ne m'étais même pas rendu compte que je grelottais. Pour me réchauffer, j'ai dévalé la pente en courant.

Chapitre 10

Évidemment, je n'ai pas parlé à mon père de son voyage en Suisse.

Quelques jours plus tard, au village, alors que je faisais des courses avec Lucille, une silhouette a accroché mon regard. Un grand type bedonnant, un peu sale, avec des cheveux blonds et longs. Je l'ai reconnu tout de suite, même si le temps ne l'avait pas arrangé.

Près de sept ans s'étaient écoulés depuis que nous avions échappé à la souricière dans les Landes. Le détective avait retrouvé notre trace ! J'étais certain de ne pas me tromper. Les étrangers sont rares dans ce village d'éleveurs de vaches.

Quand je l'ai aperçu, il téléphonait en buvant une bière, debout au bar du seul café du village.

J'ai tiré Lucille par le bras. Je craignais trop que le supposé détective ne se retourne vers nous. Même si le risque d'être reconnus était minime car nous aussi nous avions changé.

- Arrête ! Tu me fais mal ! a hurlé ma sœur.
- Dépêche-toi, Lucille, s'il te plaît ! j'ai dit le plus calmement possible.
- Je fais ce que je veux !

Certains jours, Lucille, j'avais envie de l'étrangler.

Je ne doutais pas que, malgré le temps qui avait passé, maman remuait toujours ciel et terre pour nous retrouver. Si l'enquête avait amené cet homme jusqu'au village, il ne lui faudrait pas longtemps pour nous débusquer. D'ici trois jours, les flics encercleraient la cabane.

Je n'ai pas parlé à mon père du détective. Il me rendait trop triste. Il était le larbin des jumeaux. Il avait voulu être libre et il se retrouvait à passer de la drogue ou quelque chose qui y ressemblait parce que deux gangsters minables le faisaient chanter.

Pourtant, j'avais curieusement l'impression que le détective était la solution à tous nos problèmes. Il nous débarrasserait peut-être des jumeaux, et Lucille et moi, nous retournerions à une vie normale.

J'ai revu deux fois l'homme à la queue-de-cheval. Lui aussi, il avait changé de modèle. Il roulait dans une espèce de 4 x 4. Je me suis dit que la fin de notre cavale était sur le point de sonner : le détective se rapprochait.

Le lendemain, vers midi, ma sœur préparait des gâteaux chez Bernadette Wurms et, moi, j'étais en train de lire un livre que mon père m'avait offert dans une brocante. Brusquement deux coups de feu ont éclaté en pleine forêt. Bam ! Bam !

Des coups de fusil de chasse, on en entend souvent en montagne. En général, ils éclatent au petit matin avant que le gibier ne se terre au plus profond de la forêt ; mais jamais en journée et surtout jamais hors des périodes de chasse.

Intrigué, je me suis mis en tête d'aller voir sur place. D'après le bruit, cela devait s'être produit à un ou deux kilomètres de notre cabane.

J'ai marché à bonne vitesse dans cette direction. Après cinq minutes, j'ai ralenti. J'ai regardé autour de moi mais la forêt ne me montrait que son visage familier.

Soudain, à ma gauche, des coups sourds et réguliers m'ont alerté. Je me suis approché en silence. Des hommes étaient là en train de travailler. Je n'ai pas reconnu les jumeaux tout de suite. Mon regard a d'abord été attiré par un corps couché sur le sol, parmi les feuilles mortes. Du sang rougissait son pull relevé au-dessus d'un ventre blanc. Ses yeux ouverts en grand observaient fixement un point au loin.

Il était mort. Le détective ! Le fusil de chasse, l'arme du crime, avait été jeté à terre, à ses pieds. Les jumeaux ne s'étaient pas rendu compte de ma présence mais j'étais si bouleversé par la découverte du cadavre que je n'ai pas pu m'empêcher de crier :

- Vous l'avez tué ! Vous êtes des assassins !

Ils ont arrêté de creuser la terre avec leurs pelles et m'ont regardé sans comprendre. Ils paraissaient hallucinés par le crime qu'ils venaient de commettre.

Simon, le premier, a repris ses esprits et a foncé sur moi. Sa charge m'a jeté sur le sol enneigé et il s'est assis sur mon torse. Sa main a soulevé ma tête et l'a frappée contre la terre froide en hurlant :

- C'est à cause de toi qu'on en est là, connard !

Mon crâne a heurté le sol une dizaine de fois avant qu'il ne se calme.

Bizarrement, j'ai commencé à avoir peur quand le jumeau m'a lâché et qu'il s'est relevé. Et s'il m'assassinait ? S'enfuir ne servait à rien. À travers la forêt, avec leur 4 x 4, ils ne mettraient pas longtemps à me rejoindre.

Longtemps, je suis resté couché sur le dos, immobile et hors d'haleine. De la glace, de la neige et de la terre humide me collaient aux cheveux et au visage.

À dix mètres gisait le cadavre du détective, à vingt, les frères qui parlaient de moi. Ma vie se jouait là, dans la conversation de ces deux dingues.

Soudain, Samuel est venu dans ma direction. Il a désigné le détective du doigt.

- Ce type-là était à votre recherche !

Je n'ai rien répondu.

- Il posait des questions à tout le monde au village, a poursuivi Samuel, et il n'allait pas tarder à raconter aux flics ce qu'il avait découvert. L'erreur qu'il a commise, c'est de venir nous interroger !

- On l'a tué pour vous sauver, a ajouté Simon.

- Nous sauver ? C'est n'importe quoi ! Vous aviez peur qu'une fois mon père sous les verrous, il ne balance votre petit trafic avec la Suisse.

Les jumeaux se sont regardés sans prononcer une parole pendant quelques secondes, et puis Samuel m'a jeté une pelle en disant sèchement :

- Aide-nous !

Je n'ai pas bougé.

- Allez, creuse !

L'idée que le trou me servirait de tombe m'a traversé l'esprit. Samuel a compris ma crainte, et il m'a dit de ne pas m'inquiéter, que si je la bouclais, il ne s'en prendrait pas à moi.

À ce moment précis, je n'avais qu'une idée en tête, échapper à ces deux crapules, j'ai fait oui de la tête à ce raisonnement d'assassin.

- Creuse ! m'a ordonné Samuel.

J'ai obéi. J'avais eu si peur que j'en avais presque perdu toute dignité. Nous avons travaillé à trois. Trois fossoyeurs pour un cadavre.

Après deux heures environ, le trou était assez profond pour y jeter le corps. Samuel a pris les épaules, l'autre les pieds. Ils attendaient que je les aide mais là, j'ai refusé catégoriquement de toucher au corps :

- Je ne peux pas ! Je ne peux pas, j'ai répété plusieurs fois.

- Tu n'es qu'un trouillard, a fait Simon en me jetant un regard plein de pitié.

Je me suis assis contre un arbre, la tête entre les mains, pendant que les jumeaux traînaient le corps sur la neige, jusqu'à le jeter dans le trou. Après avoir essuyé les éventuelles empreintes digitales, Samuel a jeté le fusil de chasse à côté du cadavre.

Ensuite, ils se sont dépêchés de combler la fosse. Une fois leur sale besogne terminée, Samuel a passé un sacré bout de temps à recouvrir le sol de feuilles mortes et de branchages pour effacer les traces de la tombe.

J'étais toujours assis au pied de mon arbre.

Les frères ont ramassé les pelles et les ont jetées dans leur pick-up.

- Il nous reste à régler le problème de sa voiture, a déclaré Samuel. On fait comme on a dit ?

- Évidemment ! Rejoins la route avec lui, a ordonné son frère en me désignant du doigt.

Après dix minutes de marche, nous sommes tombés sur la voiture du détective, son 4 x 4 que je connaissais déjà, au début d'un sentier désert.

Samuel a enfilé des gants avant de pénétrer dans le véhicule. Je lui ai demandé ce qu'il attendait de moi.

- Tu vas venir avec moi jusqu'à Vesoul dans cette super-bagnole. C'est là qu'on va l'abandonner pour brouiller les pistes.

- Non ! Je préfère rester ici.

Tout en discutant avec moi, la portière ouverte, l'homme fouillait le véhicule. Soudain, il a sorti un revolver de la boîte à gants.

- Voyez-vous ça ! s'est-il écrié. On a eu de la chance de le prendre par surprise.

À ce moment précis Simon est arrivé avec le pick-up. Il avait dû faire un détour pour trouver la route.

- Regardez-moi ce flingue ! a gueulé son frère comme s'il était devenu fou.

- Super ! On dirait un Beretta, non ?

Et soudain il s'est rapproché de moi, m'a empoigné par le pull et m'a dit très calmement que si je parlais de la mort du détective, il s'en prendrait à ma famille.

Il a conclu son discours par :

- C'est compris ?

- Oui.

- Très bien

Il m'a relâché, a rejoint sa jeep et mis le moteur en marche.

Quelques minutes plus tard, j'étais seul. J'ai pris la direction de la cabane. Le cadavre, je ne pouvais pas m'empêcher d'y penser. Il me terrorisait. Jamais plus je n'irais me perdre dans cette partie de la forêt. Si j'y allais, je ne serais pas étonné de voir la terre remuer à l'endroit où reposait le détective chargé de nous retrouver.

Chapitre 11

Avant même de regagner notre cabane, je savais déjà ce que j'allais faire.

La solution m'était apparue comme une évidence : ma mère !

Si j'alertais les flics, les dés seraient jetés et mon père irait tout de suite à la case prison pour plusieurs années. Mais faisant appel à ma mère, j'espérais la convaincre de retirer sa plainte pour sauvegarder la liberté de son ex-mari. Je pourrais l'appeler évidemment, mais comment expliquer quelque chose d'aussi compliqué au téléphone ? Et dès le moment où je raccrocherais, la police saurait dans quel coin nous nous cachions. Pourvu qu'elle n'ait pas déménagé ! La rue Damrémont, à Paris, était comme un phare pour nous. Foncer là-bas... Je n'avais pas d'autre choix !

Sur un bout de papier que j'ai laissé sur l'oreiller de mon père, j'ai écrit ces mots :

Je pars quelques jours. Ne t'inquiète pas ! Pendant mon absence, Lucille restera en sécurité chez tes Wurms,

Mathieu

J'ai rassemblé quelques affaires dans un sac à dos, j'ai volé tout l'argent que Papa cachait dans la cabane, et je suis parti en direction de la ferme des Wurms. Lucille se trouvait dans la cuisine, juchée sur un tabouret en train de tourner de la main droite une cuillère dans une casserole pleine de chocolat. Sous le bras gauche, elle serrait sa Barbie.

- Lucille !

Au son de ma voix, elle s'est tout de suite rendu compte que c'était grave.

- Je dois partir. Quelques jours. Toi, tu restes ici ! D'accord?

- Avec madame Wurms ?

- Oui

- Chouette !

- Je vais lui demander si elle est d'accord.

À l'arrière de la maison, madame Wurms était en train de charger du bois mort dans un grand panier. Quand je lui ai demandé si ma sœur pouvait rester quelques jours chez elle, elle n'a pu réprimer un sourire joyeux.

- Bien sûr qu'elle peut loger ici, la petite, a répondu la fermière.

- Madame Wurms... j'ai ajouté, il faudrait veiller sur elle jour et nuit.

Elle m'a observé avec curiosité.

- Tu penses que quelqu'un lui voudrait du mal ?

Je suis parti sans répondre, et sans me retourner.

Après avoir quitté la ferme des Wurms, j'ai obliqué à droite vers la montagne en direction de Morteau, la petite ville d'où partaient les bus pour Besançon.

Dans la rue principale, une poignée de personnes attendaient le bus. J'ai payé le prix du trajet jusqu'à Besançon, puis je me suis assis à l'arrière, à l'écart de tous. Une fille a jeté un regard sur mes vêtements qui dataient, tachés et usés. J'ai senti combien mes cheveux étaient sales. Mon pantalon était trop court de plusieurs centimètres et mes chaussettes pas suffisamment belles pour être montrées. J'ai ressenti combien j'étais différent des autres ados.

Dans le bus, la lumière était jaune. Dehors, la nuit et la vitre me renvoyaient mon image. J'ai fermé les yeux.

En gare de Besançon, j'ai appris que le train pour Paris ne partait qu'à 5 h 34 du matin. Il était aux environs de 21 heures.

- En TGV ou en TER ? m'a demandé le guichetier SNCF.

Alors que j'hésitais, l'homme a jeté un regard sur mon allure et m'a proposé le voyage en TER avec une correspondance à Dole.

- C'est moins cher !

Mon billet en poche, je me suis assis dans la salle d'attente. Autour de moi se trouvaient plus de SDF que de véritables voyageurs. Ils n'avaient pas de train à prendre mais, comme moi, ils attendaient la fin de la nuit, même si les sièges installés dans le hall de la gare ne permettaient pas vraiment de s'allonger et de dormir.

Au moment où j'observais la ville de Besançon à travers les vitres de la salle d'attente, un 4 x 4 que je connaissais s'est arrêté devant la gare et Simon Wurms en est sorti. J'ai juste eu le temps de m'éclipser vers les quais. Un train était en gare, à l'arrêt.

- Mathieu ! Reviens !

Je me suis glissé sous un wagon en roulant sur moi-même. En ressortant à l'air libre, je me suis heurté au mur tagué qui clôturait la gare. Le mieux était de filer le long des voies. J'ai couru le plus vite possible vers la droite avec l'espoir de disparaître dans la nuit.

Soudain, à gauche, le mur a fait place à un grillage. J'ai tenté ma chance. J'étais sûr que si je parvenais à passer par-dessus je pourrais facilement perdre mes poursuivants dans les rues de Besançon.

Quand j'ai atterri sur le trottoir, de l'autre côté de la gare, plus personne ne me suivait.

Chapitre 12

Je me suis retrouvé sur une route qui contourne la ville. À cette heure de la nuit, la chaussée était surtout empruntée par des poids lourds. Dans la lumière des phares jaunes, j'ai levé les bras comme si j'avais besoin d'aide. Très vite, le chauffeur d'un camion gigantesque m'a repéré, mais il a mis au moins cent mètres pour s'arrêter sur le bas-côté.

Quand je suis arrivé à son niveau, il a ouvert la portière.

- Vous pouvez m'emmener ?

L'homme, un barbu en tee-shirt malgré le froid, a fait la grimace :

Je pensais que tu avais eu un accident !

- Emmenez-moi ! S'il vous plaît !

- T'as pas fait de conneries, au moins ?... Je veux pas d'ennuis avec les flics, moi !

- Non... Je veux juste me tirer d'ici !

Le chauffeur hésitait toujours :

- T'as quel âge ? il a fini par me demander.

- Dix-neuf.

Ce mensonge, je l'espérais, m'éviterait les questions sur une fugue éventuelle. Majeur, j'étais libre d'aller où je voulais. L'homme m'a observé un bon moment. Sans doute, la vie au grand air me faisait paraître au moins deux ans de plus car le barbu a avalé mon bobard.

- Monte.

La cabine empestait le renfermé comme dans la voiture de Papa quand on roule trop longtemps et qu'il fait trop froid pour ouvrir les vitres. J'ai senti les yeux du chauffeur se fixer sur mes fringues mais il n'a rien dit.

- Vous allez où ?

Le chauffeur s'est mis à rigoler silencieusement en entendant ma question :

- Tu aurais pu m'interroger avant de monter ! Direction Nancy, Ça te convient ?

- Heu... oui.

Nancy ou ailleurs. Ce n'était pas du tout la direction de Paris mais le plus important était de distancer les Wurms.

Le chauffeur était maigre, sec et silencieux. Tant mieux ! Je n'avais rien à lui raconter. Dès le moment où le camion a retrouvé sa vitesse de croisière, il a mis un CD en marche, du blues, pas trop désagréable à écouter. Après une heure de route, je me suis endormi.

Quand je me suis réveillé, le camion était à une soixantaine de kilomètres de Nancy.

Le poids lourd n'allait pas dans le centre de la ville. Il s'est arrêté devant un entrepôt ; le chauffeur et moi, on s'est quittés sur une poignée de main et j'ai pris la direction du centre-ville et de la gare.

Deux heures trente plus tard, j'étais installé dans le TER en partance pour Paris, en face d'une femme d'une trentaine d'années, assez jolie, qui n'a pas cessé de soupirer en m'observant. Visiblement, mes vêtements et mon odeur lui rendaient le trajet insupportable.

Gare de l'Est, une foule immense courait dans tous les sens. Tout le monde paraissait savoir où aller, sauf moi. J'ignorais où se trouvait la rue Damrémont. Je ne voulais pas demander mon chemin aux flics parce que, à cause de mon accoutrement bizarre, ils auraient pu se poser des questions et me demander mes papiers. Je ne me voyais pas non plus téléphoner à ma mère d'une cabine publique. Ce que j'avais à lui raconter était un peu trop compliqué. Du genre :

Bonjour Maman ! Je suis Mathieu, ton fils, tu te souviens de moi ? Tu pourrais me rejoindre à la gare de l'Est ? Papa, Lucille et moi, on a des problèmes ! Et j'aimerais aussi que tu évites la prison à ton ex...

Il me semblait qu'autrefois, nous n'habitions pas très loin de la place Clichy. Sur le plan de Paris, ça devait pouvoir se trouver, la place Clichy ! il m'a fallu presque dix minutes pour mettre le doigt dessus. J'ai repéré le nom de trois grands boulevards à suivre pour la rejoindre.

Jamais je n'avais croisé autant de gens venus de partout. Des Noirs, des Jaunes, des Blancs. Une foule compacte, un brouhaha permanent. Personne ne prêtait attention à moi. Un type seul et un peu étrange dans la foule !

La rue Damrémont je ne l'ai pas reconnue. J'ai relu plusieurs fois la plaque au début de la rue pour être certain de ne pas m'être trompé. La façade de l'immeuble ne me disait rien non plus. Aucun souvenir n'est revenu à la surface. Et pourtant oui, c'était bien ici, de ce cinquième étage, qu'un jour Papa était parti en colère en emportant toutes ses affaires. C'était dans cette rue qu'il nous avait kidnappés, Lucille et moi, huit ans plus tôt.

Le cœur battant, j'ai traversé la rue en espérant lire le nom de ma mère sur les boutons de sonnettes. J'ai parcouru deux fois la liste des locataires avant de trouver : Ferrât-Delaunay. Son nom de jeune fille et le nôtre, celui de Papa, qu'elle avait gardé accolé au sien. Pour nous ! Elle vivait toujours là, dans cette maison.

De même que je n'avais aucune envie de téléphoner, je n'osai pas sonner.

J'ai attendu le soir, longtemps.

À un moment, une vieille dame a tapoté le code de l'immeuble et la porte s'est ouverte. En dix enjambées, j'ai traversé la rue en obligeant une voiture à freiner sec. Je me suis précipité à l'intérieur, dans le dos de la vieille dame. Elle m'a observé avec méfiance, de la tête aux pieds.

- Monsieur, elle a demandé, vous habitez l'immeuble ?

- Non... je travaille chez madame Delaunay... Je veux dire madame Ferrât... Je refais... la plomberie.

La vieille m'a encore jeté un regard, histoire de se rendre compte si je ressemblais vraiment à un plombier. Mes fringues usées ont dû la convaincre.

- En fait je viens réparer une fuite !

Elle m'a fait sourire, la vieille... Une fuite ! Si elle savait...

- Ça devait arriver... a encore soupiré la voisine. La plomberie de l'immeuble est en très mauvais état.

D'un signe de tête, j'ai approuvé et j'ai pris congé.

L'escalier, lui, je l'ai reconnu. Son odeur, la hauteur des marches, j'aurais presque pu le monter en fermant les yeux.

Chapitre 13

Sur le palier, j'ai cherché les premiers mots que je lui dirais. Et la porte s'est soudain ouverte. Devant moi se tenait une femme inconnue. Et puis non, je la connaissais. Je la reconnaissais même très bien, même si elle paraissait si petite et si frêle. Si vieillie aussi. Le blanc dans ses cheveux noirs m'a fendu le cœur. Mais je retrouvais des détails de son visage que le temps et la douleur n'avaient pas modifiés. Ses lèvres, ses yeux. Les miens étaient déjà pleins de larmes.

Ma mère a observé sans comprendre le jeune homme en face d'elle, dont le corps était parcouru de soubresauts tant il pleurait.

Tout à coup, sa bouche, son corps tout entier ont crié :

- Mathieu !

Avec une rapidité insensée, elle a passé ses bras autour de ma taille et m'a serré fort contre elle. Mon visage dans ses cheveux et le sien contre ma poitrine. C'était bon ! Depuis tout ce temps, son parfum n'avait pas changé. Ce souvenir a renouvelé mes larmes. Il m'avait tant manqué, ce parfum, ainsi que ses baisers, ses bras, sa voix...

Elle a murmuré plusieurs fois :

- Mon garçon... mon petit garçon... Enfin !

On est restés longtemps à pleurer sans rien dire sur le pas de sa porte.

Je répétais « Maman, Maman » et c'était si bon que mes pleurs redoublaient d'intensité. Elle s'agrippait à moi, je n'osais pas la toucher avec mes mains trop grandes.

Il a fallu que des bruits se fassent entendre à l'étage juste au-dessus pour que nous vienne l'idée de rentrer dans l'appartement. Et là j'ai vu que, quand même, elle avait vieilli. Le temps était passé sur son visage et sur son corps. Des cernes, des rides. Ses traits s'étaient épaissis. À peine la porte s'est-elle refermée qu'elle m'a demandé :

- Et Lucille?

- Lucille va bien.

- Quand pourrai-je la voir ?

Sa voix tressaillait d'émotion. Elle avait retrouvé son fils et peut-être sa fille ! C'était trop !

Je n'ai pas voulu l'inquiéter tout de suite avec mes histoires. Je lui ai dit qu'elle reverrait Lucille vite, très vite. Elle m'a pris les mains et m'a observé. Son visage était rougi par les larmes.

- Comme tu as grandi ! Tu es un homme à présent ! Et tu as de la barbe !

En disant cela, j'ai bien senti à sa voix qu'elle était en train de penser qu'elle avait manqué notre enfance et qu'il était trop tard.

Elle m'a encore serré contre elle longuement. Je sentais son cœur battre la chamade.

En même temps, j'examinais l'appartement où des dizaines de photographies de Lucille et de moi étaient accrochées ou posées partout. La salle à manger était triste et grise comme la vie de ma mère.

Soudain, elle a demandé si je m'étais échappé.

Je n'ai pas eu le temps de lui répondre qu'elle a ajouté :

- Et Lucille ? Ton père la retient toujours prisonnière ?
- Tu sais... on n'a jamais vraiment été prisonniers. C'est plus compliqué...

Maman m'a regardé sans comprendre. Elle a préféré chercher un mouchoir pour sécher son visage plutôt que de poursuivre la conversation.

Les mots sont sortis de ma bouche comme par magie :

- Quand Papa nous a emmenés avec lui, nous étions des enfants. Lucille, presque un bébé. J'avais neuf ans. Au début, je me suis révolté, je te le jure. J'ai même essayé de t'appeler, de convaincre Papa de revenir... En vain. Et petit à petit, on s'est habitués à notre condition.

- Vous m'avez oubliée ? a demandé Maman, abattue.
- Non, jamais !

J'avais presque crié.

- Jamais ! Tous les soirs, on regardait ta photo... Tu nous as manqué, Maman, terriblement... !

Elle m'a pris la main en s'excusant :

- C'était mon angoisse... Disparaître de vos mémoires !

- Quand j'étais petit, je croyais que je ne pouvais rien faire pour te rejoindre. Et plus grand, je craignais trop d'envoyer Papa en prison.

Maman a lâché un soupir et s'est tordu les mains :

- Les enquêteurs m'avaient prévenue qu'avec le temps vous prendriez le parti de votre père. Les kidnappés se rangent toujours du côté de leurs ravisseurs... C'est ce qu'on appelle le syndrome de Stockholm...

J'ai légèrement élevé la voix pour lui dire que Lucille et moi n'avions pris le parti de personne. Ma mère et mon père, lui dis-je, avaient voulu nous forcer à choisir un camp alors que notre amour allait tout naturellement à nos deux parents.

- Moi... je vous ai forcés ?
- Évidemment... en t'arrangeant pour que Papa nous voie le moins de temps possible !

Sa réaction a été encore plus tranchée :

- Mais Lucille et toi, vous m'avez été arrachés pendant huit années ! Ce que ton père a fait... jamais je ne le lui pardonnerai.

Puis, après un silence...

- Tu veux du thé ?

J'ai fait oui de la tête et puis je lui ai demandé si elle n'avait pas quelque chose à manger.

- Je n'ai rien avalé depuis hier.

Maman s'est empressée de me préparer un sandwich avec les quelques vivres que contenait son frigo. Elle n'a pas cessé de fixer les yeux sur moi pendant que j'avalais le sandwich. Plusieurs fois, ses mains ont caressé mon visage. Elles étaient douces.

- Comme tu es grand... et beau !

Bizarrement, ses paroles m'ont fait rougir. Une femme qui parlait de moi, même si c'était ma mère, je n'en avais pas l'habitude. Elle a attendu que j'aie fini mon sandwich pour me bombarder de questions sur Lucille :

- À quoi ressemble-t-elle ? Quelles sont ses passions ? Où est-elle ?
- En sécurité, dans le Jura.
- En sécurité ? Elle pourrait courir un danger ?

Dans un premier temps, je n'ai rien répondu.

- Alors ? a fait Maman.
- Papa a de gros problèmes.
- Que veux-tu que ça me fasse ?

Je n'étais pas étonné du tout de sa réponse, et même je la comprenais. Mais Je lui expliquai quand même :

- Des gens utilisent Papa pour faire un trafic avec la Suisse, parce qu'ils connaissent son identité et la nôtre. Ils savent que nous avons été kidnappés par notre père. Ils le tiennent.

- Et alors ?
- Ces gangsters ont assassiné le détective que tu as engagé pour nous retrouver !
- Monsieur Lalmand ? Ce n'est pas possible !
- Un gros rouquin avec une queue-de-cheval ?
- Il... il est mort ?

Maman était toute pâle, à présent.

- J'ai assisté à son enterrement.

Sa première réflexion a été pour le détective :

- Il était sur votre piste depuis le début !

Et puis, juste après :

- Il faut immédiatement appeler la police !

Déjà la main de ma mère se dirigeait vers le téléphone. La mienne l'en a empêchée :

- Attends !

- Qu'est-ce que tu fais, Mathieu ?

- Avant que tu téléphones aux flics, je veux que tu évites, dans la mesure du possible, la prison à Papa !

Sur le coup, Maman a pâli :

- Pas question ! Je veux qu'il paie pour ce qu'il nous a fait ! Ce salaud m'a empêchée de voir grandir mes enfants.

Sa voix était pleine de colère contre mon père, son visage au bord des larmes. Même si je la comprenais, j'ai absolument voulu mettre les choses au point. J'ai fait mine de me diriger vers la porte en lui disant :

- Alors, je m'en vais !

- Qu'est-ce que tu fais ?

- J'en ai marre d'être toujours dans l'obligation de rejeter ou mon père ou ma mère !

- Mathieu ! C'est du chantage !

J'avais déjà la main sur la poignée de la porte quand je me suis retourné vers elle en essayant de lui montrer un visage déterminé :

- Je sais que c'est du chantage mais, si on s'en sort, je veux voir mes deux parents ! Pas seulement mon père pendant huit ans et rien que ma mère les dix prochaines années !

Maman m'a regardé sans rien répondre. Elle était stupéfaite. J'avais l'impression d'avoir marqué un point. Elle m'a répondu qu'elle y réfléchirait :

- Aujourd'hui, je suis trop en colère contre ton père pour accepter ce que tu me demandes. Je veux me venger de lui, tu comprends ?

- Je sais...

- Mais j'y réfléchirai... Je te le promets.

Maman a lâché cette dernière phrase à contrecœur. J'ai senti que je n'obtiendrais rien de plus dans l'immédiat et je l'ai laissée appeler la police.

Dans les bureaux de la cellule « Disparition », l'officier en charge de l'enquête, le commissaire Bernard, avait fini sa journée et était rentré chez lui. Au téléphone, l'inspecteur de permanence n'était pas au courant de l'affaire mais il a compris très vite que ma réapparition était une info suffisamment importante. Il dit qu'il appelait le commissaire sur son portable.

Puis il reprit la conversation avec nous

- Le mieux serait de venir jusqu'ici, a proposé le flic au téléphone. Le commissaire vous rejoindra dans nos locaux.

Maman a accepté l'idée et nous sommes sortis.

Dans l'escalier, elle m'a pris la main et nous nous sommes fichus des regards étonnés des voisins qui rentraient chez eux. La nuit était tombée sur Paris et la rue Damrémont était pratiquement déserte.

- Ma voiture est là-bas, a dit ma mère en indiquant le bas de la rue de la main gauche.

Et là, je n'ai rien vu venir. Trop occupé sans doute à observer ma mère, à écouter sa voix et à sentir la chaleur de sa main dans la mienne.

Chapitre 14

À l'angle de la rue Damrémont et de la rue Félix-Ziem, une camionnette de livraison a freiné brutalement juste devant nous. La porte latérale s'est ouverte et Simon Wurms est apparu, le pistolet Beretta du détective à la main.

- Montez !

Tout s'est passé si vite ! Maman n'a rien compris à ce qu'il nous arrivait. Elle a levé les mains comme si on en voulait à son sac. À ce moment Samuel est sorti de la cabine et nous a poussés brutalement dans la camionnette. Le pistolet dans le dos, j'ai sauté à bord. Maman, elle, a été jetée brutalement sur le sol du fourgon. La porte a glissé avec fracas. La camionnette s'est remise en route. Simon Wurms nous jetait un regard méchant, son revolver à la main. Le tout n'avait pas duré plus de vingt secondes et je n'étais pas certain qu'un passant ait compris ce qui venait de se dérouler.

- Qu'est-ce que vous voulez ? a crié Maman, qui ne pigeait absolument rien.

Je l'ai vue grimacer en parlant et se masser la hanche droite. Visiblement, elle s'était blessée en se faisant balancer à l'intérieur de la camionnette.

- Demandez à votre fils, chère madame. C'est lui qui vous a mise dans ce pétrin ! Votre adresse se trouvait dans les papiers du détective... Alors quand votre fiston nous a faussé compagnie, il nous a suffi d'aller l'attendre devant chez vous !

Les yeux de ma mère se sont fixés sur moi :

- Tu connais cet homme ?

Je ne répondis pas. La camionnette roulait à toute vitesse dans Paris. Chaque virage nous projetait violemment contre ses parois. J'avais pris Maman dans mes bras pour éviter qu'elle ne se fasse mal.

Face à nous, Simon ne parvenait pas à nous garder en joue avec son arme mais je ne voyais pas trop comment me jeter sur lui et la lui arracher : une balle tirée dans un espace aussi petit aurait pu blesser ma mère.

Mes idées étaient plutôt noires. Je me disais que le mieux pour eux était de faire disparaître tous les témoins. Papa ne manquerait pas de les assaillir de questions, mais ils pourraient toujours prétendre ignorer où j'étais. À dix-sept ans, je ne serais pas le premier à fuguer et, dans mon cas, à quitter une vie particulièrement tordue. Le chantage exercé par les jumeaux sur Papa pourrait continuer puisqu'il lui faudrait toujours protéger Lucille.

Finalement, ma tentative d'aller chercher l'aide des flics par l'intermédiaire de ma mère avait eu pour seul effet de la mettre en danger de mort. Belle réussite ! Décidément, depuis huit ans, j'avais pour habitude d'accumuler les mauvaises décisions.

Bientôt la camionnette n'avancait plus que par à-coups : les jumeaux n'avaient pas songé aux fameux bouchons parisiens, on était en pleine heure de fermeture des bureaux. Notre voiture démarrait, freinait. J'en avais mal à la tête.

- Ce sont les gens qui menacent Lucille ? a demandé ma mère à voix basse.

J'ai hoché la tête.

Simon s'amusait avec son Beretta comme un gosse qui aurait reçu un nouveau jouet à Noël. Sa tête venait frapper la carlingue à chaque démarrage ou quand son frère freinait.

Soudain, la camionnette s'est remise à rouler sans s'arrêter et de plus en plus vite. Cela signifiait que le bouchon était terminé et que nous avions cette fois gagné l'autoroute. Pour nous, c'était une mauvaise nouvelle.

Lentement, je me suis remis sur mes pieds. J'attendais le moment de sauter sur Simon quand la camionnette a brusquement quitté la route. Quelques secondes plus tard, elle s'arrêtait.

Quand Samuel a ouvert la portière, j'ai eu peur. Nous nous trouvions sur une aire de pique-nique. Des tables en bois et des bancs vides. Le lieu était désert, mis à part une autre voiture : la jeep des jumeaux garée à moins de vingt mètres, qui paraissait les attendre. Un endroit parfait pour assassiner des gêneurs. Ils avaient bien monté leur coup.

- Descendez !

Simon a aidé Maman à sortir de la camionnette. Elle tremblait comme une feuille.

J'ai pris ma mère dans mes bras.

- Pardon, Maman ! je lui ai dit.

- Tu n'es pas responsable des actes de ces deux fous ! a-t-elle répondu.

Sa voix était pleine de larmes. J'avais l'impression qu'elle venait de comprendre qu'ils allaient nous abattre là. Jusqu'au bout, j'ai voulu espérer qu'une voiture déboucherait sur l'aire, un conducteur pressé d'uriner par exemple, et qu'il serait possible de tenter quelque chose. Jusqu'au bout, j'ai gardé l'espoir.

C'est finalement du ciel qu'est venu notre salut. Un hélicoptère s'est soudainement posté juste au-dessus de nos têtes et a balayé nos visages avec un gros spot lumineux. On n'avait pas fait gaffe au bruit à cause du vacarme des voitures circulant sur l'autoroute. Un mégaphone a craché :

- Police ! Lâchez votre arme et couchez vous à terre, les mains sur la tête...

Pendant une seconde, Simon est resté à observer le ciel sans comprendre et j'en ai profité pour me jeter sur son Beretta. Nous avons roulé sur le sol mais, cette fois, c'est moi qui avais l'avantage.

Au moment où je lui arrachais l'arme des mains, des sirènes se sont fait entendre du côté de l'autoroute, et puis les lueurs bleues des gyrophares ont transformé l'aire de pique-nique en décor de rêve. Tout de suite, les jumeaux ont essayé de rejoindre leur véhicule mais il était trop tard, une voiture de flics leur barrait déjà la route.

Un policier s'est présenté devant nous.

- Comment vous avez su ? je lui ai demandé.
- Votre père, jeune homme ! Votre père nous a prévenus !

Maman et moi, nous avons été amenés au service des disparitions de la police judiciaire. Papa était assis dans le bureau du commissaire Bernard.

Dès que je l'ai aperçu, je me suis précipité vers lui comme un fou.

- T'es génial, Papa ! Comment t'as fait ?
- Quand je me suis rendu compte que tu avais filé, je me suis bien douté que tu allais chez ta mère. J'ai voulu monter vers Paris tout de suite. Avant de partir, le vieux Wurms m'a passé son téléphone portable. J'ai appelé les flics pour leur expliquer la situation et leur dire où tu te trouvais probablement.

- Et ils t'ont cru ?

- Quand je leur ai donné mon nom, tu penses, ils ont même accéléré le mouvement. Je l'ignorais mais, dans mon genre, je suis un des types les plus recherchés de France. La police vous a ratés rue Damrémont mais ils sont parvenus à vous localiser grâce au portable de Samuel Wurms.

Pendant les explications de mon père, pas une seule fois mes parents ne se sont regardés.

- Monsieur Delaunay ?

- Oui.

- Veuillez me suivre, s'il vous plaît !

Un policier attendait mon père dans l'encadrement de la porte. J'ai supposé qu'on allait l'emprisonner.

En m'embrassant, Papa m'a chuchoté de prendre soin de moi et de Lucille.

Il a tourné son immense carcasse vers le flic et il a dit :

- Je suis à vous !

L'homme lui a passé les menottes et ils ont quitté la pièce.

Chapitre 15

La cellule « Disparitions » de la police criminelle a mis une voiture à notre disposition pour nous emmener retrouver Lucille dans le Jura.

Maman et moi, nous étions assis à l'arrière. Devant et derrière, deux véhicules de la police nous escortaient. Il était plus d'une heure du matin quand nous avons quitté Paris.

Avant de partir, les flics m'ont posé mille questions sur la vie avec mon père et sur l'assassinat du détective Lalmand. Ils m'ont dit qu'ils auraient besoin de moi pour localiser sa tombe dans la forêt jurassienne.

Au fil des questions, je crois que ma conversation, mon niveau culturel les ont étonnés. Pour un type qui avait vécu huit ans en forêt, je n'étais pas complètement inculte.

- Mon père nous faisait la classe, monsieur, tous les jours. Et il était sévère !

- Il vous battait ?

- N'importe quoi ! Il était sévère du point de vue de l'enseignement... comme un père normal, quoi !

Dans la voiture, je n'ai pas voulu parler tout de suite du sort qui attendait mon père. C'est Maman qui s'est exprimée, après un long silence qui sentait le malaise :

- Quand je vois les relations entre ton père et toi, je me demande si j'ai encore ma place dans notre famille.

Je savais qu'un truc de ce genre allait sortir. Je l'avais vue dans le bureau du commissaire, elle s'était sentie exclue et humiliée par notre intimité. L'homme qui lui avait volé ses enfants était adoré par eux. Des souvenirs avec Lucille et Papa, j'en avais mille. Avec Maman, il fallait que je me creuse la cervelle. Et Lucille, elle... ne se souvenait de rien ?

- C'est vrai, Papa, Lucille et moi, nous formons une famille, ai-je dit à ma mère. Mais je suis certain que nous avons un avenir avec toi, surtout Lucille qui est encore petite et qui a besoin d'une mère.

Maman m'a touché la main. Son émotion était évidente.

À cinq heures du matin, nous sommes arrivés devant la maison des Wurms. Une petite lumière brillait dans la cuisine. Ils étaient déjà debout. Les vaches n'attendent pas.

Maman a fait mine de sortir, et je lui ai dit :

- Attends ! Je veux parler à Lucille d'abord.

Ça n'a pas semblé plaire à maman. Mais je savais que ma sœur était parfois... comment dire... imprévisible... et je voulais surtout épargner notre mère.

Maman a laissé échapper un long soupir et m'a dit :

- Si tu penses que c'est la meilleure manière de procéder, j'attendrai dans la voiture.

C'est madame Wurms qui m'a ouvert. Il a fallu tout lui expliquer.

Elle m'a mené jusqu'à la petite chambre où dormait ma sœur, avec sa Barbie dans les bras. Elle nous a laissés seuls.

- Lucille!

Quand ses grands yeux se sont ouverts sur moi, le visage de ma sœur s'est renfrogné.

- On doit s'en aller d'ici ? On nous a retrouvés ?

- Non, non ! J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, Lucille... Maman est là... Elle t'attend dehors.

Ma sœur s'est caché le visage dans l'oreiller.

- Maman ? Je ne veux pas la voir.

- Tu rigoles ? Ça fait des années qu'elle nous manque...

- À moi, elle ne m'a jamais manqué !

Je ne savais que faire. Et puis une idée...

- Tu veux regarder sa photo ?

Je l'ai sortie de son petit étui en plastique et je l'ai donnée à ma sœur qui l'a contemplée très longtemps.

- Elle est toujours aussi belle ?

- Elle a vieilli par rapport à la photo mais je la trouve belle.

Lucille m'a observé longuement.

- Qu'est-ce qu'elle va penser de moi ? Je n'ai même pas de jolie robe.

Épilogue

La police a attendu près d'un mois avant d'annoncer que les enfants Delaunay, kidnappés par leur père huit ans plus tôt, avaient été retrouvés sains et saufs. Grâce à cette discrétion, nous avons pu Maman, Lucille et moi, déménager dans un endroit discret pour réapprendre à vivre ensemble sans être envahis par les journalistes et les photographes.

Il paraît qu'aujourd'hui ils campent encore devant le numéro 5 de la rue Damrémont avec l'espoir de nous prendre en photo, Lucille et moi. Bonne chance, les gars !

Tout a été dit sur la « famille des Bois », comme ils nous ont surnommés, le pire et le plus invraisemblable. Certains journalistes ont même terminé leurs articles par un « tout est bien qui finit bien ».

C'est absurde : jamais nous ne rattraperons le temps perdu. Il s'est envolé, pff, il a disparu. Maman en souffre encore beaucoup, et nous, d'avoir vécu sans elle.

Lucille restera une fille à part. Elle ne parle pas beaucoup et répète souvent des choses étranges. Les psychologues estiment qu'elle a subi une légère blessure morale causée par un manque d'affection ; un sentiment d'abandon qui l'ont rendue farouche et inquiète. La nuit, les loups la réveillent encore régulièrement.

Elle passe sa journée, tout sourire, dans les bras de Maman, mais je dois reconnaître qu'elle ressemble plus à un petit animal doué de parole qu'à une fillette de onze ans sur le point d'entrer au collège. Elle progresse cependant ; par exemple je la vois maintenant sans sa Barbie dans les bras.

Papa est en prison. Il en a pour un an au moins, même si Maman a abandonné ses poursuites contre lui. Quand je vais le voir, une fois par semaine, il culpabilise tellement qu'il est parfois... chiant à écouter. Il se demande sans cesse comment il a pu nous faire ça. En sortant de prison, il retournera probablement chez les Wurms. Les vieux paysans ont besoin d'un ours comme lui pour faire tourner leur ferme. Nous irons le voir là-bas, Lucille et moi.

Nous avons changé de nom de famille pour éloigner les curieux et les journalistes. Je ne vous dis pas le nouveau, mais c'est sous mon nom d'emprunt que je vais commencer la fac de sciences, avec l'espoir de poursuivre en botanique.

Il m'arrive encore, quand on m'appelle, de tenter de m'enfuir mais, d'après la psychologue qui me suit, cela va s'atténuer, puis s'effacer avec le temps.